

S'aventurer dans la parole de Dieu avec Dei Verbum

« L'ignorance des Écritures est l'ignorance du Christ »

St Jérôme, Prologue du Commentaire sur Isaïe

Lire la Bible ! Se fondant sur la célèbre phrase de Saint Jérôme citée en exergue à cet article, « le saint Concile exhorte instamment, de façon spéciale, tous les fidèles du Christ surtout les religieux, à acquérir, par une fréquente lecture des divines Écritures, 'la science éminente de Jésus-Christ' (Ph 3,8) » (DV 25). Mais est-ce si facile ?

Lire la Bible : une aventure risquée ?

Au commencement

Armé de sa bonne volonté, le lecteur désireux de mieux connaître le Christ décide de tenter l'aventure. Il commence au commencement. Sa formation scientifique ne l'a pas préparé à goûter le caractère à la fois poétique et didactique du premier chapitre de la Genèse. Rythmé comme un poème scandé par des refrains solennels, le texte est pourtant organisé méthodiquement comme une leçon de choses. Mais selon quelle logique : comment Dieu a-t-il pu créer la lumière qui sépare le jour de la nuit (Gn 1,3-5) avant de créer les « luminaires » que sont le soleil et la lune (Gn 1,14-19) ? Peut-on rattacher ce récit à la théorie du « big bang », et comment ? De qui est cette voix qui, dès le départ, nous place « au commencement » de tout ? Peut-on lui faire confiance ?

La suite du récit ne permet guère de répondre à ces questions : au lieu d'enchaîner sur les premiers pas de l'humanité, elle plonge le lecteur dans un nouveau récit de création, assez différent du premier. Et ainsi, de chapitre en chapitre, notre vaillant lecteur va d'heureuses surprises en déconvenues, sa logique cartésienne malmenée par les incohérences d'un récit cousu de pièces différentes, son image de Dieu remise en cause par celle des auteurs bibliques. A-t-il bien fait de tenter l'aventure ? N'a-t-il pas présumé de ses forces ?

Sur les conseils d'amis bien informés, il s'intéresse aux notes de sa Bible. Le Concile n'a-t-il pas recommandé aux évêques de veiller à ce que les traductions des textes sacrés soient munies « des explications nécessaires et vraiment suffisantes, pour que les fils de l'Église fréquentent les saintes Écritures avec sécurité et profit et s'imprègnent de leur esprit ? » (DV 25). Grâce à Dieu ! Comment la lumière ne jaillirait-elle pas de tant de science accumulée en petits caractères serrés, mêlant les références innombrables, les citations de mots hébreux ou même akkadiens, les notes de critique textuelle citant des versions différentes et les propositions de traduction qui laissent le choix entre plusieurs possibilités ? Mais à la lecture de ces trésors d'érudition, un doute s'insinue bientôt chez notre lecteur : est-ce Dieu qui lui parle ou « la tradition sacerdotale » évoquée dans les notes, à moins que ce ne soit « le yahviste », « l'élohiste », ou « la tradition deutéronomique » ?

Histoire d'un prophète ou histoires à propos d'un prophète ?

Lassé de ce dédale, il abandonne le Pentateuque, trop compliqué à son goût, pour se plonger dans un récit plus abordable. Bon connaisseur du Carmel, il a repéré dans la chapelle du monastère de sa ville une statue du prophète Élie et ce personnage l'intéresse. Il aborde donc avec confiance le chapitre 17 du premier livre des Rois.

L'histoire du prophète ravitaillé par les corbeaux le prend de court : est-ce encore de l'histoire ou plutôt un conte ? Amateur d'idées claires, il aimerait, dans la ligne de la revue de vulgarisation scientifique à laquelle il est abonné, pouvoir faire « la part du vrai, la part du mythe » (selon le titre du dernier numéro consacré à la Bible). La suite du récit ne lui donne guère de lumière en ce sens, mais il choisit de mettre momentanément entre parenthèses ces questions pour entrer dans la logique propre du texte. C'est le seul moyen de s'en sortir pour le moment.

Le miracle de la cruche de farine le renvoie, par l'intermédiaire des références marginales et des notes de son édition, au miracle de la manne qu'il n'avait pas lu en sautant le livre de l'Exode. Il s'y reporte. En Ex 16, il lit d'autres références : celle du Ps 78,24 et celle de Jn 6,31. Il comprend alors qu'il y a dans ce thème du pain venu du ciel une mine à creuser, qui pourrait bien le mener jusqu'à la multiplication des pains et au mystère de l'eucharistie. Mais il décide d'y revenir ultérieurement. Pour l'heure, il s'intéresse au prophète.

Le récit de la résurrection du fils de la veuve de Sarepta lui rappelle vaguement un épisode évangélique qu'il n'arrive pas à situer avec précision. De même, le choix radical auquel Élie invite Israël – pour le Seigneur ou pour Baal – évoque à nouveau pour lui une parole évangélique : « que ton oui soit oui, que ton non soit non ». Voilà qu'il se prend au jeu d'établir des rapports entre l'Ancien Testament et l'Évangile ! Cependant, il est franchement scandalisé lorsque le prophète fait égorger les quatre cents cinquante prophètes de Baal dans le torrent du Qishôn. Il s'indigne : c'est de l'intolérance pure, du fanatisme religieux même ! Comment peut-on prétendre que cela lui parle du Christ ?

Le chapitre 19 récompense cependant notre lecteur de sa persévérance : derrière le matamore du ch. 18, il voit maintenant un pauvre homme découragé dans lequel il se reconnaît plus facilement. À nouveau, le pain lui est donné gratuitement. Il y a là un fil qui court d'un livre à l'autre, apparaissant puis disparaissant pour reparaître plus loin, comme dans un tissu multicolore. Il faudra y revenir un jour. L'épisode du prophète sur la montagne de Dieu, qui ne perçoit la présence divine que dans la brise légère, est l'une des pages bibliques qu'il préfère. Il découvre dans les notes, avec intérêt cette fois, que le texte n'évoque pas la brise légère et qu'une meilleure traduction serait : « dans le bruit d'un silence ténu ». Le silence ferait-il du bruit ? Voilà de quoi méditer quelques instants.

Si l'épisode de la vigne de Naboth, l'encourage dans son combat pour la justice, la fin du cycle d'Élie, en revanche, malmène à nouveau aussi bien sa conscience d'homme ouvert (et tolérant) que son intelligence rationnelle. Le feu qui descend du ciel sur les adversaires du prophète lui donne l'image d'un Dieu vengeur que précisément il ne cesse de dénoncer dans ses discussions avec ses amis non croyants. Quant au char de feu qui emporte Élie au ciel, il mériterait quelques explications. Une lumière, pourtant, jaillit à la lecture de ce texte étrange. Il comprend maintenant la question des Apôtres à Jésus après l'épisode de la Transfiguration, qui l'avait toujours intrigué : « pourquoi donc les scribes disent-ils qu'Élie doit venir d'abord ? » Si la question du retour d'Élie se pose, c'est parce que, selon la Bible, il n'est pas mort. Il y aurait donc, dans l'Ancien Testament, des clés de lecture du Nouveau ? Encore un filon à exploiter.

L'ancien et le nouveau

Bien renseigné par son curé, notre homme de bonne volonté a retrouvé l'épisode évangélique de la résurrection du fils d'une veuve. Il s'agit d'un passage de l'évangile selon Saint Luc. La conclusion de la scène a attiré son attention : « Tous furent saisis de crainte, et ils rendaient

gloire à Dieu en disant : ‘un grand prophète s’est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple’ » (Lc 7,16). La foule galiléenne aurait-elle reconnu en Jésus un nouvel Élie ? Cela signifierait que le personnage d’Élie parle déjà du Christ... Notre lecteur ne regrette pas le temps passé dans le livre des Rois ! Quant à l’expression : « Dieu a visité son peuple », elle sonne étrangement à ses oreilles. Une note laconique le met sur la piste : « Cf. 1,68 note ». C’est un peu sec mais bien utile.

Lc 1,68 est le début du cantique de Zacharie, le *Benedictus*, qu’il lui est arrivé de chanter lorsqu’il participe aux Laudes dans la chapelle du monastère. Il prend conscience que la liturgie le fait prier avec les mots de la Bible. Sa traduction est légèrement différente mais peu importe. Par « visite de Dieu », il faut donc comprendre le rachat, la libération, le salut, et tout cela grâce à la « maison (ou plutôt « famille » ?) de David ». Les références marginales de son édition le renvoient au Ps 132, qui le renvoie lui-même au ch. 7 du deuxième livre de Samuel, où il est question du descendant de David... Sagement, il s’arrête là, sous peine de se disperser dans des renvois sans fin. Il choisit plutôt d’emprunter la voie royale qui s’ouvre devant lui et commence la lecture suivie de tout l’évangile de Luc.

Il s’agit cette fois d’une enquête d’historien, fondée sur des témoignages solides et élaborée à la manière d’un récit ordonné¹. Très à l’aise, il se plonge avidement dans le premier chapitre. Le récit est bien construit et tient le lecteur en haleine. Il respire la joie et la louange. Les récits de l’enfance (Lc 1-2) le déconcertent, cependant : l’omniprésence des anges, les prophéties prononcées sous la motion de l’Esprit Saint, le mutisme imposé à Zacharie en châtiment de son manque de foi... La question, lancinante, revient : tout cela est-il bien « historique » ? Pourtant, le récit sonne juste, il n’en rajoute pas dans le merveilleux. La parole de Dieu est adressée à des hommes et à des femmes dans la banalité de leur vie quotidienne. Que faut-il en penser ?

Au chapitre 4, les deux scènes des tentations de Jésus et de sa visite à la synagogue de Nazareth, au début du ministère public du Christ, retiennent son attention : il y découvre un Jésus lecteur de l’Écriture et y trouvant la lumière pour éclairer sa propre mission : « Aujourd’hui, cette écriture est accomplie pour vous qui l’entendez » (Lc 4,21). Jésus lui-même se reconnaît dans la figure d’un prophète anonyme annoncé par Isaïe. Mieux, il interprète ce personnage mystérieux à la lumière de deux prophètes connus de ses auditeurs : Élie (toujours lui !) et Élisée, son disciple. Jésus interprète l’Écriture à l’aide de l’Écriture ! Notre lecteur n’avait jamais pensé à ça !

Lorsque, au chapitre 7, le thème du prophète reparaît, notre lecteur averti comprend qu’il s’agit d’une clé de lecture de l’évangile de Luc (une autre étant sans doute celle du descendant de David). Aussi l’intervention des Apôtres Jacques et Jean proposant à Jésus de faire descendre le feu du ciel pour consumer des villageois récalcitrants (Lc 9,54) ne le surprend-elle pas : il y reconnaît en arrière-plan la scène de l’anéantissement des ennemis du prophète qui l’avait tant choqué dans l’histoire d’Élie². Or l’interprétation de Jésus est claire : à la différence d’Élie, il ne veut pas faire descendre le feu du ciel. D’autres personnages apparaissent au fil de la lecture, qui semblent eux aussi être des clés pour comprendre qui est Jésus : Jérémie, Jonas, Salomon... Il faudrait avoir lu tout l’Ancien Testament pour comprendre l’Évangile !

¹ Cf. Lc 1,1-4.

² Pourtant, il a maintenant la lucidité de reconnaître que de tels désirs de puissance pour anéantir l’adversaire (qui est nécessairement dans le camp du mal) ne sont pas totalement absents de son propre cœur à certains moments.

Arrivé au terme du récit de Luc, l'aventurier des chemins bibliques sourit à un dernier clin d'œil. Les deux figures d'Élie et de Jésus se superposent à nouveau comme en surimpression : comme autrefois Élie avait traversé les eaux du Jourdain pour être enlevé au ciel et donner son esprit à Élisée, Jésus a traversé les eaux de la mort pour être enlevé au Ciel et donner son Esprit.

Le Concile avait donc raison d'inviter à tenter l'aventure. Elle en vaut la peine. Mais notre lecteur inexpérimenté a bien failli se perdre en chemin ! Un guide lui serait bien utile.

La Constitution Dei Verbum, un guide sûr pour lire l'Écriture

C'est précisément le Concile lui-même, et particulièrement la Constitution *Dei Verbum* qui peut fournir ce guide. À la lumière des grands principes qu'elle énonce, il devient possible de marcher d'un pas plus assuré dans les massifs bibliques.

Un dialogue avec Dieu

Lorsque le lecteur ouvre la Bible et commence à lire « au commencement... », il est placé devant un cas de figure unique. Anonyme et pourtant « omniscient », le narrateur ne prend pas la peine de fonder son autorité ou sa compétence. Or, lorsqu'il parle, remarque un auteur moderne, « il connaît les choses comme Dieu les connaît »³ et « il énonce le vrai exactement comme le fait Dieu dans ses interventions verbales »⁴. D'emblée, le lecteur est donc invité à lui faire confiance, faute de quoi sa lecture risque fort d'être fastidieuse et ennuyeuse. Pour le croyant, cette confiance va loin. C'est une attitude religieuse qui reconnaît que ce livre « est vraiment Parole de Dieu » (DV 24). Elle est fondée sur la foi de l'Église qui reçoit la Bible comme Écriture Sainte.

Le croyant n'ouvre donc pas la Bible comme n'importe quel autre livre mais, pour « se mettre religieusement à l'écoute de la Parole de Dieu » afin de la « proclamer avec assurance » (DV 1). C'est l'attitude de base des pères conciliaires eux-mêmes affichée dès le départ dans *Dei Verbum*. Au terme du chapitre I de la Constitution (DV 1-6), « l'écoute religieuse de la Parole » telle que le Concile l'envisage s'est précisée : il s'agit d'une écoute dans l'Esprit Saint, qui suppose une réponse de foi, en vue de la communion divine.

Recevoir la Révélation, en effet, c'est entrer en dialogue avec Dieu. Qu'il s'agisse du dialogue avec les hommes en général par la Révélation (DV 2), du dialogue avec l'Église-Épouse qui se poursuit grâce à « l'Esprit Saint par qui la voix vivante de l'Évangile retentit dans l'Église et par l'Église dans le monde » (DV 8) ou du dialogue avec le croyant établi par une lecture priante de l'Écriture (DV 25), cet échange entre Dieu et l'homme est au cœur de *Dei Verbum*. Il s'est établi dans le temps. Dieu, autrefois, a parlé aux hommes « à bien des reprises et de bien des manières », puis il leur a parlé par son Fils « resplendissement de sa gloire et expression de son être » (He 1,2-3 ; cf. DV 4). Il continue de nous adresser la parole lorsque nous lisons l'Écriture dans la communauté des croyants.

« Médiateur et plénitude de toute la Révélation » (DV 2), le Christ, nous dit *Dei Verbum*, achève en l'accomplissant la Révélation (DV 4). Celle-ci se déroule dans l'histoire par des paroles et par des « gestes » (ou actions) intrinsèquement liés entre eux (DV 2). Tout le déploiement de la Révélation dans le temps converge vers le Christ. Dans le mystère pascal

³ Il connaît non seulement ce qui s'est passé avant la création de l'homme, mais aussi les pensées secrètes des personnages, et même celles de Dieu.

⁴ Jean-Louis SKA – Jean-Pierre SONNET – André WÉNIN, « L'analyse narrative des récits de l'Ancien Testament », *Cahiers Évangile* 107 (1999), p.19. Lire particulièrement p. 18-20.

(un « geste »), le Christ confirme une parole qui l'a précédé et a « préparé » (DV 3) l'Évangile : « Dieu est avec nous » pour nous libérer et nous donner la vie (DV 4). Accueillir la Révélation, c'est par là même accueillir le Christ, et c'est accueillir le salut dans la foi. En se révélant dans l'œuvre de salut Dieu invite l'homme à répondre à son appel.

On ne peut donc pas séparer la Révélation de l'histoire. La prise en compte de la dimension historique de la Révélation soulève cependant deux questions fondamentales, qui ont vite assailli notre homme de bonne volonté : qu'en est-il de l'historicité des récits bibliques et qu'en est-il du rapport entre les deux Testaments ou, pour le formuler autrement, comment l'Ancien Testament nous parle-t-il du Christ ? Accueillir la Bible dans une attitude d'écoute religieuse, ce n'est pas mettre ces questions sous le boisseau. « La foi cherche l'intelligence » pour reprendre une expression célèbre.

Vérité de l'Écriture

La question de l'historicité équivaut souvent dans l'esprit de ceux qui la posent à la question de la véracité : la Bible, lorsqu'elle raconte, dit-elle vrai ? Ou, au contraire, est-ce « un mythe » ? La question n'est pas nouvelle. Elle a secoué l'Église au temps de la crise moderniste et il a fallu beaucoup de temps pour établir les distinctions nécessaires et situer la vérité de l'Écriture à sa juste place. Les récits de création ont fait l'objet de controverses mémorables et restent encore, dans certains milieux, un sujet sensible. Maintenant, les récits concernant les patriarches, l'Exode, David, sont au centre des débats. Le Concile peut-il nous aider à y voir plus clair ?

Dei Verbum commence par l'affirmer nettement :

Les réalités divinement révélées, qui sont contenues dans les saintes Écritures et y sont consignées par écrit, ont été consignées sous le souffle de l'Esprit Saint (...). Les livres de l'Écriture nous enseignent fermement, fidèlement et sans erreur, la vérité que Dieu a voulu consigner dans les saintes lettres en vue de notre salut (DV 11).

Les Pères conciliaire, cependant, n'en restent pas là :

Mais puisque Dieu, dans la sainte Écriture, a parlé par des hommes à la manière des hommes, l'interprète de la Sainte Écriture, pour percevoir ce que Dieu lui-même a voulu nous communiquer, doit rechercher attentivement ce que les hagiographes ont réellement eu l'intention de signifier et ce qu'il a plu à Dieu de faire savoir par leurs paroles (DV 12).

D'après le texte conciliaire, tout ce que les « hagiographes » affirment « en vue de notre salut » est vrai. Peu importe qu'il s'agisse de « la tradition sacerdotale » ou de « la tradition deutéronomique », ou encore d'un « rédacteur post-exilique », comme nous le signalent fréquemment les notes de nos bibles. Tous sont inspirés. À travers eux, c'est bien Dieu qui nous parle, car tous les livres canoniques « ont Dieu pour auteur » (DV 11). Or Dieu ne peut ni se tromper ni nous tromper.

Mais pour saisir ce que les auteurs humains affirment « en vue de notre salut » (DV 11), « il importe de comprendre l'intention des hagiographes » (DV 12). Or des siècles, et même des millénaires nous séparent de leur mentalité et de leur culture. Ces hommes ont écrit non pas sous la dictée divine, mais sous l'inspiration de l'Esprit Saint, « dans le plein usage de leurs facultés et de leurs forces propres », « en vrais auteurs » (DV 11).

C'est là qu'intervient la question des genres littéraires, qui a permis de dénouer le problème de l'historicité des récits de création :

La vérité est exprimée de façon différente dans des textes diversement historiques, ou prophétiques, ou poétiques, ou relevant d'autres genres d'expression (DV 12).

Il faut donc chercher la vérité que Dieu a voulu nous dire. Elle n'apparaît pas toujours avec la clarté de l'évidence.

L'intention du récit

Revenons à l'exemple bien connu du récit de création : il ne prétend aucunement dire avec la précision d'une enquête scientifique la façon dont le monde est né. En revanche, il nous parle du Créateur, à la fois tout-puissant et bienveillant, il met en relief l'harmonie et l'ordre de la création qui est foncièrement bonne, il situe l'homme dans la création. La vérité qu'il affirme se situe à ce niveau. Lui poser, avec une mentalité scientifique moderne, des questions qui sont complètement en dehors de sa perspective ne permet pas de lui faire exprimer la vérité qu'il prétend nous révéler.

On pourrait en dire autant du passage de la Mer dans le livre de l'Exode. L'événement, dans la matérialité des faits, nous échappe en partie (mais pas totalement) et le récit comporte des informations contradictoires⁵. Y chercher la précision d'un « journal des marches et opérations » de la guerre de 1914 consigné dans les archives de Vincennes serait faire fausse route. Ce n'est ni la perspective de l'auteur, ni le genre littéraire qu'il utilise. Ce que le récit biblique affirme clairement, en revanche, c'est la réalité du salut donné par Dieu gratuitement à un groupe aux abois, fuyant devant l'opresseur. La pointe est dans la conclusion : « Israël vit avec quelle main puissante le Seigneur avait agi contre l'Égypte. Le peuple craignit le Seigneur, il mit sa foi dans le Seigneur et en Moïse son serviteur » (Ex 14,31).

La Bible nous a fait assister à un événement fondateur. L'annonce de ce salut, célébré avec éclat dans un chant de louange dès Ex 15, retentit dans toute la Bible jusque dans le Nouveau Testament⁶, en passant par le livre d'Isaïe qui chante un salut associé au pardon (Is 12). Toute la liturgie sert de caisse de résonance à cette proclamation pour que l'événement ne disparaisse pas dans l'oubli auquel le condamne la « grande histoire », celle des documents ou monuments, mais fonde au contraire la foi et l'espérance actuelle de la communauté croyante. À cette lumière, le cycle d'Élie, auquel s'est intéressé notre lecteur, apparaît moins déroutant. L'auteur biblique ne fait pas de différence aussi tranchée que le lecteur moderne entre le matériau légendaire qui se transmet à propos d'un personnage et d'événements réels et les documents que l'on appellerait aujourd'hui « historiques ». Pour lui, tout est de l'histoire. L'essentiel est de donner le sens des événements. Ce qui l'intéresse particulièrement, c'est l'histoire religieuse de son peuple, l'histoire du salut qu'il veut faire revivre devant nous. Comme un peintre qui représente des scènes auxquelles il n'a pas nécessairement assisté, l'auteur met tout son art à rendre les scènes vivantes et à en souligner les enseignements à gros traits.

Ainsi, par ses miracles, Élie témoigne du Dieu vivant qui, seul, est à l'origine de toute vie, et pourvoit à tout par sa providence. Le choix auquel le prophète invite son peuple est vraiment décisif : si Israël renie l'Alliance, il n'y aura plus dans l'humanité de témoin de ce Dieu unique. La gravité de l'enjeu s'exprime dans le récit par l'élimination de tout ce qui peut

⁵ À ce sujet, voir Jean-Louis SKA, *Les énigmes du passé. Histoire d'Israël et récit biblique* (Le livre et le rouleau 14 ; éditions Lessius ; Bruxelles 2001), p. 56-57. C'est actuellement le meilleur livre sur la question du rapport de la Bible à l'histoire.

⁶ Voir le *Benedictus* (Lc 1,67-79) qui mentionne le salut et le rachat, mais aussi le *Magnificat* (Lc 1,46-55) qui loue le Dieu sauveur dispersant les superbes pour élever les humbles.

mettre en péril la foi d'Israël, une fois la crise dénouée par le prophète. D'où l'élimination des prêtres de Baal en Israël⁷. Mais cette élimination radicale se trouve dans le même registre, le même genre littéraire, que le contexte immédiat où l'on voit le feu tomber du ciel sur un sacrifice arrosé abondamment (alors que les ruisseaux sont à sec) et le prophète courir en avant des chevaux. Là encore, il ne s'agit pas d'un rapport administratif sec, écrit dans un style neutre. Il s'agit de faire réagir le lecteur.

Un genre propre : l'histoire humano-divine

Raconter l'histoire du salut suppose donc des contraintes particulières : il faut mettre en lumière, en même temps que l'événement lui-même, le sens qu'il a pour notre salut. L'intention des hagiographes est d'ailleurs de nous raconter toute l'histoire de notre salut, depuis la création du monde jusqu'à la fin des temps. Cela est nécessaire à notre foi. Or le personnage principal de cette histoire, c'est Dieu, et Dieu se cache le plus souvent derrière des hommes et des faits en apparence insignifiants. Des événements qui, dans la Bible, sont des tournants de l'histoire du salut n'ont laissé aucune trace dans la « grande histoire ».

Ainsi, la vocation d'Abraham ou la vocation de Moïse sont des événements de l'histoire « privée » des personnes, cachés aux yeux de tous les autres, où Dieu se dissimule pour agir dans l'histoire. Il en va de même pour l'annonce de la naissance de Jean-Baptiste ou la scène de l'Annonciation. Pour Luc, c'est de l'histoire, mais de l'histoire humano-divine, un genre propre à l'Écriture Sainte.

La Bible met donc en lumière des interventions divines qui échappent totalement à l'histoire au sens moderne et qui pourtant sont au cœur du dialogue entre l'homme et Dieu dans l'histoire de l'humanité. Elle dit vrai, mais elle ne répond pas à bon nombre de questions modernes qui sont tout simplement en dehors de la perspective des auteurs bibliques.

Pédagogie divine

Le fait est, cependant, que pour le lecteur moderne le massacre des prêtres d'une autre religion apparaît intolérable. Ce qui serait intolérable, en réalité, ce serait de prendre le récit biblique tel quel et de le transposer dans la situation contemporaine. Personne ne s'y risquerait. Cette lecture fondamentaliste refuserait précisément d'interpréter le texte afin d'en comprendre l'intention profonde et d'y chercher une vérité qui sera précisée tout au long de l'histoire du salut. Car la vérité peut s'exprimer à un moment donné dans une culture qui n'est pas encore purifiée par le lent travail de la Révélation (comme notre cœur n'est pas encore complètement purifié par la lumière de l'Évangile)⁸.

Déjà la suite du cycle d'Élie nous montre un prophète laissé à sa faiblesse, et un Dieu qui se manifeste non pas dans le tonnerre et les manifestations extérieures de puissance, mais dans le silence. En outre, l'épisode du Mont Carmel n'est pas le dernier mot de la Bible sur les rapports entre Israël et les nations païennes. Le livre d'Isaïe en fera un thème de prédilection et témoignera d'une réflexion qui s'approfondit pendant plusieurs siècles à la lumière de la vie

⁷ Il faut d'ailleurs remarquer qu'il ne s'agit pas d'une condamnation des cultes païens en eux-mêmes, car la Bible reconnaît d'une certaine manière la légitimité de la religion naturelle, mais de leur condamnation pour Israël, qui a une vocation unique parmi tous les peuples de la terre. Voir à ce sujet le texte éclairant de Dt 4,19-20.

⁸ Le P. Barthélemy remarque avec finesse : « Il faut d'abord s'habituer à l'ombre, sans quoi nous risquons toujours de comparer cette aube de l'Ancien Testament à la pleine lumière de l'Évangile et nous trouverions donc qu'on n'y voit vraiment pas clair, et que ça n'apporte pas grand-chose au cœur de l'homme (...) . Aussi faut-il que nous nous mettions à la place de ce peuple qui a entendu cela pour la première fois ». D. BARTHÉLEMY, *Dieu et son image* (Cerf, 1^{ère} éd. 1963 ; nombreuses rééditions), p. 20.

de la communauté croyante. D'après le début du livre d'Isaïe⁹, c'est librement, et attirées par la lumière de la Parole de Dieu transmise par Israël, que les nations monteront un jour à Jérusalem et en repartiront avec un profond désir de paix (Is 2,1-5).

Il est donc indispensable de mettre le texte dans une perspective plus large et de prendre en compte ce que *Dei Verbum* appelle la « pédagogie divine » à l'œuvre dans la Révélation (DV 15). À travers l'expression « pédagogie divine », c'est à la fois l'unité et la progressivité de la Révélation qui sont affirmées.

L'Esprit travaille dans le temps, à travers les événements mais aussi à travers la maturation de la foi de la communauté croyante. Israël, peuple choisi pour se voir confier les promesses divines, a fait « l'expérience des voies de Dieu avec les hommes » et en a acquis « une intelligence de jour en jour plus profonde et plus claire grâce à Dieu parlant lui-même par les prophètes » afin de les « manifester parmi les nations » (DV 14)¹⁰. La constitution met ainsi en relief l'explicitation de la vérité révélée qui se fait au sein même de la communauté qui la reçoit, et ceci tout au long d'une histoire où Dieu met en œuvre sa « pédagogie » par des paroles et par des gestes (cf. DV 2). Garder en mémoire cet aspect progressif de la Révélation permet d'éviter bien des pièges de l'interprétation.

Dès lors, si il importe d'être attentif à l'intention des auteurs sacrés et au genre littéraire qu'ils utilisent, en fonction de la culture de leur temps, afin de ne pas se méprendre sur la vérité qu'ils prétendent affirmer, il faut aussi considérer que cette vérité reste partielle. Un auteur, et à plus forte raison un texte isolé, n'exprime jamais à lui seul toute la vérité de la Révélation. D'où l'importance d'une autre invitation conciliaire exprimée encore en DV 12 :

Puisque la Sainte Écriture doit aussi être lue et interprétée à la lumière du même Esprit¹¹ que celui qui la fit rédiger, il faut, pour dégager le sens exact des textes sacrés, prendre en considération avec non moins d'attention le contenu et l'unité de toute l'Écriture, en tenant compte de la Tradition vivante de toute l'Église et de l'analogie de la foi. (DV 12)

Lire l'Écriture « à la lumière du même Esprit que celui qui la fit rédiger »

L'Esprit est à l'œuvre dans la Révélation tout au long de l'histoire du salut à travers les acteurs de cette histoire, mais aussi dans la lente mise par écrit des livres bibliques par les auteurs inspirés, ou encore à travers la communauté qui a reçu ces livres comme Écriture Sainte dans le canon des Écritures. Il est encore à l'œuvre dans la communauté qui lit et interprète l'Écriture afin d'entrer dans le dialogue permanent entre Dieu et les hommes. Or dans l'Église, l'Esprit nous présente l'événement du Christ comme la clé définitive de l'interprétation de l'Ancien Testament. Il faut aller jusqu'au bout de la pédagogie divine.

Aussi la lecture chrétienne ne peut-elle faire l'impasse sur la lecture que le Christ lui-même a faite de ce qui était pour lui la seule Écriture, l'Ancien Testament. La « nouveauté » du deuxième Testament est dans le dévoilement de ce qui était caché dans l'Ancien¹². Ce

⁹ Qui n'est pas nécessairement le texte le plus ancien, mais peut être l'un des plus récents dans la genèse du livre lui-même.

¹⁰ On retrouve ici à propos de la Révélation une idée déjà émise dans *Dei Verbum* à propos de la Tradition. Celle-ci progresse grâce à « l'intelligence intérieure » qu'ont les croyants des « réalités qu'ils expérimentent » (DV 8). Cela n'est pas étonnant car la Tradition est déjà à l'œuvre en Israël avant le Christ puisqu'elle est la vie même du peuple de Dieu qui transmet ce qu'il est et ce qu'il croit (DV 8).

¹¹ À la lumière de l'ensemble de la Constitution, il faut comprendre ici Esprit Saint, même si cela n'est pas exprimé explicitement.

¹² Cf. Ep 3,4-6 qui sera cité en DV 17 à propos de la Révélation dans le Nouveau Testament. Le Nouveau Testament tout entier est une interprétation de l'Ancien à la lumière du Christ. DV 16 commence par une

dévoilement est le fait de l'accomplissement dans le Christ des promesses et des figures de l'Ancien Testament. Et c'est Jésus lui-même qui interprète l'Écriture en donnant le sens de ce qu'il est en train de vivre (par exemple dans les annonces de la Passion, les paroles prononcées à la dernière cène) ou de ce qu'il vient de vivre (lorsque, ressuscité, il revoit toute l'Écriture avec ses disciples, à la fin de l'évangile de Luc, pour expliquer tout ce qui le concerne).

En relisant à sa manière la figure d'Élie, par exemple, le Christ ne retient pas l'aspect guerrier du prophète mais plutôt son ouverture aux païens. Son zèle à lui le conduit certes à inviter au choix radical en faveur du Seigneur mais aussi à entrer dans un dépouillement et un appauvrissement (que Élie aussi a connus mais que la tradition avait peut-être un peu laissé dans l'ombre ; cf. Si 48,1-11) qui le conduiront à la croix. Il accomplit la figure d'Élie mais aussi d'autres figures, comme celle de Jérémie, le prophète sans défense autre que sa parole, l'agneau muet conduit à l'abattoir (Jr 11,19) qui nous renvoie lui-même au serviteur souffrant (Is 53,7), ou encore celle de Jonas, prophète du jugement, dont la prédication fut à l'origine de la conversion de Ninive, évitant le châtement à la ville païenne (Lc 11,29-32).

Ainsi, les différents fils tissés dans l'Ancien Testament aboutissent au Christ. Le salut que Jésus nous apporte, et qui fait l'objet des cantiques d'action de grâces en Lc 1, consiste à nous libérer de l'esclavage du péché (Ga 5,1) en nous plongeant (baptisant) dans les eaux de sa mort et de sa résurrection, comme les hébreux jadis furent baptisés dans la nuée et dans la mer (1 Co 10,1-2 ; cf. Rm 6,3-5). Le pain descendu du ciel pour donner la vie au monde (comme autrefois aux hébreux ou au prophète Élie), c'est Lui-même (Jn 6,33). S'il détruit un ennemi (comme l'a fait autrefois le prophète), c'est de la mort qu'il s'agit (1 Co 15,26). À la question : Élie massacrant ses adversaires me parle-t-il du Christ ? on peut donc répondre : oui, à condition d'interpréter cet épisode en le lisant dans l'unité de toute l'Écriture, à la lumière de ce que nous dit Saint Paul, lui-même inspiré par l'Esprit du Christ. En les accomplissant, le Christ fait aussi éclater les figures car une figure de l'Ancien Testament est trop limitée pour exprimer à elle seule son mystère.

Dans la liturgie

Lire l'Écriture dans l'Esprit qui la fit rédiger, c'est donc la lire avec l'Esprit du Christ, lecteur de l'Écriture qui nous dévoile que l'Écriture parle de lui (Lc 24). C'est se situer dans le dialogue du salut entre l'homme et Dieu qui progresse dans le temps et culmine dans le Christ. C'est percevoir toute la cohérence des mystères révélés, à la lumière des enseignements du magistère au sein de la Tradition initiée par le Christ et inspirée aujourd'hui par son Esprit. C'est la lire à la suite du Christ obéissant au dessein de Dieu exprimé dans l'Écriture (cf. He 10,5-9). C'est donc la lire dans l'obéissance de la foi qui engage toute la vie (cf. DV 5). On ne peut pas lire la Bible en dilettante, si on la lit avec le Christ.

En ce sens, la liturgie est depuis toujours le lieu par excellence de l'interprétation de l'Écriture (cf. DV 21)¹³, et ceci depuis l'épisode du Christ dans la synagogue de Nazareth en Lc 4. D'où

affirmation célèbre de Saint Augustin : « Dieu, qui est l'inspirateur et l'auteur des livres de l'un et l'autre Testament, a fait avec sagesse en sorte que le Nouveau Testament fût caché dans l'Ancien et que l'Ancien fût dévoilé dans le Nouveau ». Le rapport entre les deux testaments est comprendre d'abord à la lumière de l'unité d'auteur entre les deux, puisque les deux ont Dieu pour auteur et inspirateur.

¹³ Et peut-être même le lieu de vérification de la validité d'une exégèse. Cf. COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE, *L'interprétation de la Bible dans l'Église* (Cerf : Paris 1994 ; édition originale 1993), p. 93 : « Le but de leur travail [les exégètes] n'est atteint que lorsqu'ils ont éclairé le sens du texte biblique comme parole actuelle de Dieu ».

l'importance de l'Écriture dans les normes générales pour la « restauration » de la liturgie à Vatican II¹⁴. C'est dans la liturgie que l'Écriture, Ancien et Nouveau Testament, est proclamée comme parole de Dieu dans son unité, qu'elle est interprétée en tant que telle dans la Tradition de la communauté croyante et qu'elle reçoit une adhésion de foi de la part des fidèles appelés eux-mêmes à la proclamation du salut. La lecture individuelle nous renvoie toujours à lecture liturgique.

L'insertion de l'interprète au sein de la communauté croyante destinataire de la parole de Dieu¹⁵ et chargée d'en vivre et d'en témoigner apparaît dès lors non pas comme un fait accessoire mais comme une clé décisive de la lecture de la Bible selon *Dei Verbum*. Le premier conseil que nous donne le guide ne serait-il pas de se mettre en cordée dans l'Église, à la suite du Maître qui peut seul « illuminer les yeux de notre cœur » (Ep 1,18) ?

¹⁴ Constitution *Sacrosanctum Concilium*, n° 24.

¹⁵ Cf. COMMISSION BIBLIQUE, *L'interprétation*, p. 83.